

rouge qui succède à la fraîcheur, étincelaient des petits yeux noirs et vifs pleins d'une gaieté toute juvénile. Ses mains actives maniaient un crochet avec une inconcevable rapidité, elle n'interrompait son travail que pour s'occuper de son beau-frère. D'un tour de main elle arrangeait ses oreillers, son bonnet ou sa robe de chambre, et, ces petits soins donnés, elle reprenait son travail. Quelques dames de très-respectable aspect séparaient les deux sœurs et à l'extrémité du cercle formé se tenait la sœur de M. de Morinville, Mme. Richon. Ce n'était pas sans se faire beaucoup prier que cette Morinville-là avait consenti à épouser le fils de celui qui, n'ayant pu acheter Kermarc'hat, s'était donné la fantaisie de construire à une demi-lieue du château une très-belle et très-lourde habitation qu'il habitait l'été. Les Richon étaient en général d'une vulgarité désespérante, mais ils étaient cousus d'or, et le mariage avait eu lieu il y avait une vingtaine d'années.

M. de Morinville ne prenait en aucune façon part à la conversation engagée entre ces dames liées par une parenté plus ou moins éloignée.

En ce moment il était question entre elles d'un jeune homme qui, s'il réunissait toutes les qualités dont on le gratifiait, devait être certainement de la famille des phénix.

— Tout le monde m'en parle, disait madame Richon en s'épanouissant ; partout où il se montre, chacun vante sa distinction, son esprit, ses manières.

Mme. de Morinville inclina la tête comme pour dire :

— On ne fait que lui rendre justice.

— Vraiment Cécile a raison, ajouta une des dames présentes, les hommes, les femmes, tout le monde le trouve charmant.

— Oui, oui, s'écria mademoiselle Hortense en prenant aussi l'air épanoui, ce n'est pas parce qu'il est mon neveu que je dis cela, mais il est certain qu'il fait sensation partout.

— Vous verrez qu'il fera un magnifique mariage, dit une dame qui n'avait pas d'enfants.

— Oh ! j'en suis bien persuadée, il épousera qui il voudra, continua madame Richon. C'est un joli garçon, un homme tout à fait supérieur, et, je puis bien dire cela entre nous, c'est un Morinville.

Comme elle prononçait cette phrase vaniteuse mais concluante, la porte du salon s'ouvrit. D'abord bondit dans le salon une fillette en robe courte suivie de près par un gros homme qui faisait mine de la poursuivre, un groupe compact de jeunes filles et de jeunes gens évidemment fraîchement échappés du collège, les suivait, et deux jeunes filles, qui arrivaient gracieusement appuyées l'une sur l'autre, fermaient la marche.

La plus grande était fort belle. Simplement coiffée avec ses cheveux noirs arrondis en tresses sur son front, elle rappelait ces magnifiques profils de femmes sculptés sur les camées antiques. L'autre était plus jeune, plus petite, ronde de taille, rose de visage avec des sourires sur les lèvres et dans les yeux, jolie mais délicate, malgré ses joues pleines et ses yeux brillants.

— Qui entre ? demanda M. de Morinville en essayant de se retourner sur son fauteuil.

— La jeunesse et M. Basile Richon, répondit Mlle. Hortense.

— Hortense, dis donc à.....à.....à....eh bien, tu ne peux pas me dire le nom....?

— A Hippolyta ?

— Non.

— A Pauline ?

— Non, que diable !